



**POUR GARANTIR
UNE LECTURE ADAPTÉE
AUX PERSONNES MALVOYANTES
GRÂCE À DES CRITÈRES
TYPOGRAPHIQUES, GRAPHIQUES
ET TECHNIQUES FIABLES**

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

UNE BONNE ÉPOUSE

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux serait une pure coïncidence.

INGRID DESJOURS

UNE BONNE ÉPOUSE

Thriller



VOIR DE PRÈS

Sans limiter les droits exclusifs de l'auteur et de l'éditeur, toute utilisation non autorisée de cette publication pour former des technologies génératives d'intelligence artificielle (IA) est expressément interdite. HarperCollins exerce également ses droits en vertu de l'article 4(3) de la directive 2019/790 sur le Marché unique numérique et choisit de ne pas appliquer à cette publication l'exception relative à l'exploration de textes et de données.

© 2026, HarperCollins France.

© 2026, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-940-9

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

« Rien n'est jamais définitivement acquis.

Il suffira d'une crise politique, économique ou religieuse pour que les droits des femmes soient remis en question. Votre vie durant, vous devrez rester vigilantes. »

SIMONE DE BEAUVOIR

TRADWIFE :

Femme qui revendique, met en scène et promeut un modèle de féminité fondé sur les rôles genrés traditionnels, la soumission volontaire à son mari et l'idéalisation de la domesticité. À ne pas confondre avec la femme au foyer qui fait un choix personnel, libre et évolutif, tout en restant indépendante dans ses décisions et non soumise à l'autorité de son conjoint.

PROLOGUE

Elle a dû être belle, un jour, cette poupée. Mais aujourd'hui, elle n'est plus qu'un champ de ruines avec ses cheveux emmêlés, ses cicatrices, et la crasse dont elle est maculée. À l'instar de la femme qui a refermé le poing sur elle à s'en blanchir les articulations, oui, elle a dû être belle, un jour, cette poupée...

La salle d'audience suinte la curiosité malsaine, baignant dans une lumière si crue qu'elle semble vouloir décaper les mensonges à même la peau. Les bancs sont saturés de robes noires belliqueuses, de journalistes fébriles, de spectateurs incrédules. Au centre, Agathe Beaulieu. Droite comme un pieu planté dans la terre. La balafre qui fend sa joue accroche tous les regards, fait monter la clameur. On la plaint, on la maudit. Les voix qui croient chuchoter se mêlent les unes aux autres, forment un bruit de fond comparable

à celui des halls de gare. Elle crispe un peu plus ses doigts sur le corps de la poupée mannequin et la ramène contre sa poitrine, dérisoire talisman qui intrigue autant qu'il fascine.

Lorsqu'elle ouvre la bouche, le silence tombe d'un bloc, lourd. C'est une chape de plomb qui recouvre désormais la salle du tribunal. Un raclement de gorge résonne, suivi d'une vague excuse, mais personne n'y prête attention. Tous sont pendus aux lèvres d'Agathe. Sa voix râpe la première syllabe. On l'imaginait tremblante, timide, au bord de la rupture, mais c'est une voix qui n'est rien de tout cela. Ni fragile ni docile. Elle est inflexible.

— C'est seulement quand j'ai entendu l'explosion que j'ai su que c'était terminé. Ça m'a fait un électrochoc. Et tout est revenu encore plus fort, comme un tsunami, une vague brûlante. La peur, la douleur, la honte.

Elle s'interrompt. Ses paupières battent trop vite. Derrière sa rétine, des silhouettes affolées courent, trébuchent, disparaissent

dans un nuage de poussière. Elle pince la base de son nez, lutte pour chasser ses larmes. Dans la salle, le greffier tape. Le clavier crépite. Ses doigts s'agitent mécaniquement, comme si la douleur qui s'expose devant lui ne méritait pas plus d'attention qu'une liste de courses.

Agathe redresse le menton. Sa voix, quand elle revient, a perdu de son volume, mais gagné encore en densité.

— Je n'avais pas d'autre choix que d'avancer dans ce tunnel. Chaque pas me donnait l'impression qu'il allait s'effondrer sur nous, à cause de la déflagration. Mais mourir là-dessous... c'était toujours moins terrible que vivre là-bas.

Un frisson parcourt les bancs. La rumeur enfle puis se brise, étouffée par la solennité de l'instant. Le juge s'agite derrière son pupitre. Ses doigts nerveux cognent le bois, impatients.

— Cela ne répond pas tout à fait à ma question, madame. Dites-moi comment tout cela a commencé.

Agathe relève les yeux. Lentement. Ses prunelles accrochent celles du magistrat, les clouent à son visage. La cicatrice qui lui fend la joue semble sourire à sa place. Son silence dure une seconde de trop, une seconde où chacun retient son souffle. Enfin, elle lâche, d'une voix coupante :

— Comment ça a commencé ? Par l'arrivée d'Alice...

PARTIE I

ALICE

CHAPITRE 1

Un an plus tôt

Le ciel bas écrasait les toits des chalets, si gris et si lourd qu'on aurait dit qu'il allait les broyer. La tête posée contre la vitre glacée de l'autocar, Alice Lidel fixait la route qui se découpait en lacets étroits dans la montagne, serpentant sans fin au-dessus d'un fossé vertigineux. Les falaises se dressaient de part et d'autre du ruban de bitume, murailles minérales qui semblaient vouloir la refouler d'avance tels des remparts. Le vide lui donnait la nausée, le sentiment brutal qu'un simple faux mouvement suffirait à les engloutir, elle et l'autocar. À moins qu'une pluie d'éboulis ne les pulvérise avant : un seul rocher, et tout s'éteindrait. Ses rêves, ses forces, son dernier espoir de bâtir une vie neuve.

Pourtant, au fil du balancement du véhicule, le paysage se brouilla. Une nouvelle image vint s'incruster sur les parois rocheuses, le fossé, les nuages accrochés aux arbres rabougris. Partout où elle regardait, elle ne visualisait désormais plus que le bureau gris du juge des affaires familiales. Elle retrouva le papier peint jauni, le néon qui grésillait comme un insecte en fin de vie, l'odeur tenace de café froid mêlée à celle du tabac. Et surtout, elle entendit à nouveau le verdict, cette phrase qu'elle n'aurait jamais cru possible.

« Dans l'intérêt de l'enfant... le père se verra confier la garde exclusive. »

La sentence était tombée, fracassante. Elle se revoyait protester, en vain. S'effondrer intérieurement, mais avaler ses larmes. Quitter le bureau sans un mot pour le juge, sans un regard pour son ex-mari. Traverser le dédale de couloirs et d'escaliers en apnée, engoncée dans une posture rigide, presque altière. Parce que, la fierté, c'était tout ce qu'il lui restait. Ce n'était qu'une fois les

portes vitrées du tribunal franchies qu'elle avait pu reprendre son souffle. Dehors, la pluie fine de décembre avait tracé des fils d'eau scintillants sur le trottoir. Elle avait marché tel un automate, giflée par le vent froid qui s'engouffrait sous son manteau trop grand, vers le seul lieu qu'elle pouvait encore appeler « chez elle ».

Au dernier étage d'un immeuble parisien sans charme, elle avait poussé la porte de sa chambre de bonne. Un matelas au sol, trois cartons empilés, une tasse sale à même le parquet : tout son monde tenait là-dedans. Pathétique. Elle avait pris une profonde inspiration. Un relent acide lui avait aussitôt brûlé la gorge. L'air empestait la poussière et l'humidité. À bout de forces, elle s'était laissée glisser contre le mur, ramenant les genoux contre sa poitrine, plaçant la tête entre ses bras constellés de taches de rousseur. Et l'image avait surgi, brutale : une petite main d'enfant posée dans la sienne. Celle de Clara. Elle avait serré les dents si fort qu'elle en avait eu mal aux mâchoires.